

6 mai 1944 : Lelex.

Déclaration du 6.03.1946 de Pierre Grosгурin, cultivateur à Lelex au sujet de son arrestation du 6 mai 1944 :

Grosгурin Pierre, né à Lelex le 20 janvier 1922. Fils de Denis et de Clothilde Perrier. Cultivateur chez ses parents à la ferme de la Fruitière.

« En 1944, alors que j'étais réfractaire au STO je travaillais à l'exploitation de mon père, mais j'avais soin de me tenir à proximité des bois. Chaque soir j'allais coucher dans un chalet que nous possédons à l'orée des bois, à une assez grande distance de chez mes parents. Le 6 mai 1944, vers vingt et une heures, je m'apprêtais à porter quelques provisions à un petit groupe de maquisards qui logeait dans un chalet qui nous appartenait quand une auto d'origine française est venue stationner devant la porte d'entrée de notre habitation. Deux allemands armés de mitraillettes, ont fait irruption à la cuisine. A leur vue j'ai essayé de gagner le premier étage. Ces deux militaires se sont précipités sur moi, me faisant lever les bras en l'air et m'ont demandé si j'étais Pierre ou Marcel. Leur ayant répondu que je me prénommiais Pierre, ils se sont mis à fouiller la pièce, puis ayant découvert mon sac tyrolien, ils m'ont demandé où j'allais. Je leur ai répondu que j'allais par habitude coucher dans une ferme nous appartenant. Je montrais également quelques provisions pour mon usage. Après cela, ils m'ont ordonné de monter dans la voiture. Nous sommes partis dans la direction de Gex : Arrivé au lieu dit « Sept Fontaines » ils m'ont enchaîné afin d'éviter toute tentative d'évasion de ma part. J'ai été conduit à la Kommandantur et introduit immédiatement dans une pièce où se trouvaient plusieurs allemands dont l'interprète qui avait, je crois un œil en verre. Dans cette même salle se trouvait le nommé Capri, revêtu d'un complet civil. Ce dernier m'a interrogé et notamment m'a demandé ce que j'avais l'intention de faire avec le sac. Il pensait que je voulais rejoindre un groupe de maquis. Devant mes réponses vagues, ces allemands m'ont frappé de coups de poings à la tête ; puis voyant que je parais les coups, ils m'ont enchaîné les mains derrière le dos. Puis ont continué à me battre. Plusieurs fois sous la violence des coups que je recevais, j'ai été projeté à terre, c'est alors que mes bourreaux me marchaient sur toutes les parties du corps. A un certain moment ils m'ont fait sortir de la pièce et m'ont placé devant un mur. Ils ont fait le simulacre de me fusiller. Le nommé Capri participait aux violences exercées contre moi. Au cours de ces différentes scènes, il me demandait sans cesse où était mon frère Marcel, ce qu'il faisait, pour quelle destination étaient les marchandises qu'il passait en fraude. Je n'ai satisfait à aucune de leurs interrogations. C'est vraisemblablement pour cela qu'ils m'ont frappé avec une telle fureur. Vers deux heures du matin, alors que j'étais tout couvert de sang et enchaîné j'ai été conduit à la prison de Gex et immédiatement incarcéré dans une cellule. J'y ai séjourné 48 heures, privé de tout soin et toujours les mains enchaînées derrière le dos. Mon état physique était lamentable. Tout mon buste et ma figure était enflés. J'avais un œil complètement fermé par le gonflement des tissus et c'est à peine si je pouvais voir de l'autre.

Après ces 48 heures passées j'ai été invité à me laver et de là j'ai été traité comme les autres prisonniers. Après un séjour de 46 jours à la prison de Gex j'ai été emmené à destination de Besançon dans un camion avec deux autres personnes. L'une était un douanier français de Bellegarde d'origine alsacienne, l'autre un nommé de Collonge qui se disait menuisier, marié et père de famille. Arrivé à Besançon j'ai été conduit par les allemands à la caserne Lecourbe, puis de là, dans un bureau occupé par des français. Les employés m'ont dit que j'allais être dirigé en Allemagne.

Je suis arrivé en Allemagne le 5 juillet 1944 et dirigé sur Dortmund pour travailler dans une usine Brock, où le travail était très dur. Je n'ai subi aucun mauvais traitement.

Le 12 avril 1945, j'ai été libéré par les troupes américaines. Les deux allemands qui sont venus me chercher étaient connus, l'un sous le nom de Willy, dénommé le Fou du Pailly, l'autre le chauffeur du Pailly. »